La violence faite aux migrants : questionnement éthique d'un psychiatre, soignant et citoyen

Jean-Michel Vermande

▶ **To cite this version:**

Jean-Michel Vermande. La violence faite aux migrants : questionnement éthique d'un psychiatre, soignant et citoyen. Revue de Bioéthique de Nouvelle-Aquitaine, 2019, 4. hal-03255593

HAL Id: hal-03255593
https://hal.science/hal-03255593

Submitted on 9 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Michel VERMANDE, Revue de bioéthique de Nouvelle-Aquitaine, 2019 N°4, p.15-25

Titre : La violence faite aux migrants : questionnement éthique d'un psychiatre, soignant et citoyen.

Jean-Michel VERMANDE, Psychiatre, Médecin du Monde, Bordeaux.

Mots clés : Psychiatrie – Etat – Pulsion de mort – Femme – Précaire

Résumé : La violence faite aux migrants : questionnement éthique d'un psychiatre, soignant et citoyen.

De quelle légitimité le psychiatre qui reçoit des migrants s'autorise-t-il ? De quel savoir assuré ? Quelle place occupe-t-il dans le système « Droit d'Asile » ? A partir de l'interférence de l'Etat dans une pratique de soins, il s'est avéré nécessaire d'évoquer certaines réalités socio-culturelles et historiques pour essayer d'éclairer cette place. Le chemin emprunté passe par la mise en exergue du concept de pulsion de mort et le suivi de ses nombreux avatars dans le temps et l'espace. Il ne peut que nous amener vers la question de l'originaire, au champ du mythe et de la psychogenèse dans un survol téméraire. Nous y rencontrons la femme, réceptacle princeps de la pulsion de mort et première précaire. Qui nous permet d'interroger la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Keywords : Psychiatry – State – Death drive – Woman – Precarious

Abstract : Violence against migrants: ethical questioning of a psychiatrist, carer and citizen.

What legitimacy does the psychiatrist receiving migrants allow himself? What knowledge is insured? What position does he occupy in the "Right of Asylum" system? From the interference of the State in a practice of care, it has been necessary to recall certain socio-cultural and historical realities to try to enlighten this position. The path taken goes through the highlighting of the concept of death drive and the monitoring of its many avatars in time and space. It can only lead us to the question of the originary, the field of myth and psychogenesis in a reckless flight over. There we meet the woman, a receptor for the first death instinct and first precarious. That allows us to question the Universal Declaration of Human Rights.

En tant que psychiatre exerçant au centre de consultation de Médecins du Monde à Bordeaux, je reçois des hommes et des femmes qui vivent dans une précarité liée à leur condition d'immigrés. Ils proviennent, pour la plupart, de l'Afrique sub-saharienne ou de l'Europe de l'Est.
Au fil du temps de ces rencontres, un sentiment difficile à formuler s'est fait jour, une sorte d'insatisfaction qui ne procédait pas de la remise en question nécessaire d'un idéal de soin face à tous les aléas liés à la condition de migrants, mais de la perception confuse d'être utilisé par le « système ». Puis, il y a quelques semaines, l'intrusion violente de l'Etat dans les soins prodigués aux patients en errance m'a mis en colère. Colère de l'impuissant. Impuissance dont les phonèmes résonnent et nous disent : fiasco du sens, vacuité du sens, absurdité.

Violence, tromperie, absurdité : ces thèmes qui émergent m'ont incité à quelques détours salutaires en faisant mien cette aphorisme : « si tu cherches ton chemin ne le demande pas à qui le connaît, tu risquerais de ne pas te perdre... »

Quelques repères néanmoins peuvent nous être utiles dans notre quête d'éclairages.

Le dictionnaire nous propose cette étymologie du mot précarité : « obtenu par la prière ». Elle me fait penser à une formulation de Daniel Lagache dont je me souviens ainsi : « *toute position de demandeur est virtuellement une position de persécuté* ». Et si l'on va du côté du politique, on peut y convier Elie Barnavi : « *on est souvent victime mais jamais bourreau. Collectivement on s'offre le luxe, certes chèrement payé, de se prélasser dans une éthique de conviction, l'éthique de responsabilité c'est pour les autres, ce qui permet de les juger d'en haut tout en gémissant sous leurs bottes ; une position physiquement inconfortable mais moralement gratifiante.* » Ne nous privons pas de Kant : « *si chacun ne posait jamais d'action inspirée par l'amour ou la bonté, mais se contentait de préserver intact le droit de tout homme, il n'y aurait pas de misère en ce monde.* » Enfin, et cette réflexion de Paul Veyne est au cœur de mon propos : « *la conscience n'est pas la racine de l'action.* »

Notre action, ici, consiste à exposer le cheminement des réflexions d'un psychiatre bâtard.

Un psychiatre ça prend soin de l'autre, comme il peut, avec les moyens dont il dispose et qui lui sont singuliers.

Sauf à être un idéologue aliéné à une croyance dont il fait sa vérité, réifiant le réel par sa soumission à un système symbolique manié à sa convenance, il est conscient qu'il n'est le fils légitime d'aucun savoir certifié par la science. Car, même si une partie de sa géographie cérébrale de soignant est du côté de ladite science (permettant les prescriptions médicamenteuses par ex), une autre, et non des moindres, est du côté de la croyance, du côté du champ des métaphores interprétatives du fonctionnement psychique. D'où le glissement, au gré du temps et de l'espace, d'une théorisation à l'autre suivie par la versatilité des savoir-faire. C'est ainsi : faisons l'éloge du « bricolage » de la pensée sauvage dont parle Lévy Strauss !

Quand on bricole ça tient plus ou moins bien, ça peut buter dans la rencontre avec l'autre qui souffre. Mais on peut avancer ensemble, en boitant. Loin de l'idéal d'Icare qui se brûle les ailes à fuir la réalité.

De quelle réalité s'agit-il ici ?

Si la place du psychiatre est celle qu'il se donne et que lui donne l'autre dont il prend soin dans la singularité de leur rencontre, elle n'existe aussi, cette place, qu'en fonction des conditions de possibilité que lui attribuent le corps social et, plus précisément la visée stratégique plus ou moins claire émanant de l'Etat.

Se pose alors la question de l'incidence des différentes interventions ou des carences de l'Etat dans la fonction soignante dudit psychiatre.

Par exemple, et de façon évidente, dans la causalité des symptômes. L'absence d'hébergement entraine l'insomnie laquelle se traduit par la prescription de somnifère plutôt que par l'octroi d'un lit. L'absence d'hébergement implique de vivre dans la rue, de subir intempéries et violences diverses, notamment sexuelles, donc rue égale insécurité qui égale angoisse qui égale anxiolytique plutôt que structure d'accueil. Mais aussi l'Etat est responsable de l'interruption des soins engagés par reconduction hors du territoire entraînant une cessation brutale du traitement sans prise en compte des certificats médicaux. Enfin l'Etat énonce des directives qui impliquent que le psychiatre doit être en même temps le soignant et « l'expert » qui rédigera le certificat de demande de maintien sur le territoire pour raisons de santé. Certificat qui sera lui-même « expertisé » par des médecins rattachés au Ministère de l'intérieur.

Au-delà de ce qui est donné à voir, se rejoue la vielle histoire du lien entre Etat et Psychiatrie, à situer précisément ici dans le champ du dispositif accueil-exclusion-soins des migrants.

D'où il s'en suit, me semble-t-il, la nécessité de questionner la légitimité du psychiatre dans ce domaine. Entendons par légitimité ce qui est pertinent et juste, « au-delà, au-dessus » de la légalité, et qui, *in fine*, est du ressort de l'éthique personnelle du praticien.

Des situations, dites cliniques, peuvent illustrer ce questionnement.

Situation 1 :

Elle n'a pas plus d'une vingtaine d'année et elle arrive du Nigeria. Elle dit avoir fui son pays car son père, médecin traditionnel, est rendu responsable de la

mort de plusieurs enfants dans le village : en conséquence, elle doit mourir pour régler la dette de sang. Elle a traversé la Libye en payant le passage avec son corps. Hébergée à Bordeaux chez un homme sans femme, puis chez un couple avec enfants, elle fait le ménage, la cuisine... Elle est insomniaque et ses plages de sommeil sont perturbées par de nombreux cauchemars ; elle abuse des somnifères prescrits. Elle accepte de suivre les cours de français organisés par l'équipe de Médecins du Monse. Lors d'un week-end, des crises d'angoisse l'amènent à une consultation d'urgence au SECOP, lequel l'adresse à l'EMPP qui prend en charge les soins. Elle maintient ses rencontres avec l'assistant social de notre centre. Au guichet de la préfecture où elle doit pointer régulièrement, elle est interpellée malgré la présence d'un accompagnant de l'équipe. Elle est placée en centre de rétention et, malgré les certificats médicaux, elle est renvoyée en Italie, pays de son entrée en Europe. Nous n'avons plus de nouvelles. Quinze jours plus tard nous la retrouvons à l'accueil de notre structure. En Italie, nous elle, on lui a pris tous ses papiers et on ne l'a pas aidée. Alors elle a pris le train pour Paris en se cachant dans les toilettes et, à Paris, elle a rencontré quelqu'un qui lui a permis d'avoir un billet pour Bordeaux. Elle s'est rendue à l'EMPP et elle nous demande si elle peut revenir « à l'école ».

Quelle est la place du soin face à cette absurde violence de l'Etat ?

Situation 2 :

Ce couple de culture musulmane a fui le Kosovo : le père de la jeune femme pose comme conditions au mariage que son futur gendre aille s'enrôler dans les rangs intégristes ; il refuse, milite, est violenté et hospitalisé pour fracture. Pendant son hospitalisation, la jeune fille est violée; son compagnon n'est toujours pas au courant : « *si je lui dis, il va m'abandonner* ». Ils sont entrés dans l'espace Schengen par la Hongrie : elle me montre sur son téléphone les photos de l'entassement qu'ils ont subi durant le mois de rétention dans ce pays. Fausse couche à l'arrivée en France. Demande d'asile; hébergés par la PADA ; état dépressif avec idées suicidaires de la jeune femme : entretiens réguliers avec interprète au téléphone et, plus tard en français. Prescription d'antidépresseurs, d'anxiolytiques... Elle m'annonce qu'elle veut être enceinte, ce qui advient et lui permet de dire à son mari le viol subi. Il lui répond qu'il l'aime.

Actuellement le bébé a 15 mois, il réagit par un grand sourire à mes sollicitations... Malgré la situation parentale : car est « tombé » le refus d'asile puis le résultat négatif du recours suivi de la suppression des aides aux besoins élémentaires : retour de l'angoisse et de la dépression.

L'assistant social de Médecin du monde leur trouve un hébergement en squat : « pour nous, dit madame, c'est un peu difficile avec les autres gens, mais pour les enfants c'est bien, c'est bien, mais mon mari il ne trouve pas beaucoup de travail... »

Elle continue à venir me rencontrer, une fois par mois : elle interpelle le thérapeute mais aussi le « français qui dort dans son lit ».

Ais-je le droit de trouver injustifié le refus d'accorder l'asile à ce couple, ais-je le droit de sortir, ne serait qu'intérieurement, de ma supposée neutralité bienveillante de thérapeute ?

Et, dans le cadre de la procédure d'étranger malade, le soignant peut-il se travestir en expert ?

De plus en plus nombreux sont les hommes en provenance du Nigeria qui se présentent avec une symptomatologie d'allure psychotique -selon nos critères diagnostiques- pour obtenir des soins en vue d'une régularisation.

Il est connu qu'on leur vend « un prêt à porter malade mental », costume plus ou moins bien enfilé, masque plus ou moins bien ajusté sur leur détresse aux causalités multiples.

Quel doit être le rôle du psychiatre face à ce mensonge, face à cette tentative de tromperie en miroir de celle de l'Etat qui se défausse de ses engagements ? Le rôle du psychiatre doit-il être celui d'un expert-inquisiteur comme l'inspecteur de l'OFFI ? Santé et Intérieur : même combat ? Un expert qui dira « le vrai » du diagnostic à l'aide de cet outil « scientifique », le DSM cinquième du nom, dont la validité est toute travestie de relativité culturelle. La classification que propose le DSM est aussi inepte, lorsqu'elle est prise à la lettre, qu'est malhonnête la dichotomie, dont l'Etat fait rengaine, entre « réfugié-persécuté » et « migrant-économique ».

Il y a injonction à dire le Vrai. Tout migrant est, actuellement, en France, suspecté de tromperie : c'est l'ère du Soupçon. Je vous propose donc un petit détour social et historique sur un territoire inhospitalier, celui de la tromperie.

Il est banal de souligner que notre société est « la société du mensonge », celle des fausses nouvelles sur les réseaux sociaux, celle d'un président américain dont les fantasmes assénés sont plus vrais que les faits, celle d'une campagne présidentielle française dans laquelle – c'est le moins que l'on puisse dire - l'éthique de la vérité a été malmenée etc.

Mais la banalité de ce mal ne doit pas nous masquer sa redoutable poussée mortifère insidieuse. Sans perdre de vue le thème de la précarité, je voudrais citer le sociologue Wolfgang Streeck : « *Les mensonges éhontés ont toujours existé en politique* ». Que l'on pense seulement à la petite prestation PowerPoint de Colin Powell au conseil de sécurité des Nations Unis en 2003 qui y présente d'innombrables preuves visuelles de la présence

d'armes de destruction massive sur le sol Irakien... Mais, avec la révolution néolibérale et le passage à la « post démocratie » qui lui est intrinsèquement lié, un nouveau type de duperie politique s'est imposé : le message de l'expert.

Tout cela commença avec la courbe de Laffer, au moyen de laquelle il fut scientifiquement démontré que les baisses d'impôts conduisaient à des rentrées fiscales plus importantes.

La moralisation du capitalisme global s'accompagne d'une diabolisation de ceux qui prétendent en être les victimes.

Alors que les marchandises circulent de plus en plus librement, les hommes se retrouvent prisonniers de nouveaux murs. »

Les murs séparent, comme le diable qui diabolise, qui désunit en inspirant haine et envie. Revenons dans le passé de cette société qui est la nôtre et dont certains nous rappellent cycliquement l'origine judéo-chrétienne. Prenons-les au mot. Un des fils rouges de mon propos est la question nébuleuse de l'origine -et de son lien à l'éthique- que nous allons essayer d'aborder avec précautions.

« Satan est le père du mensonge » nous disent les évangiles. Pourquoi convier ici ces textes, piliers fondateurs de l'église catholique ? Parce que, comme l'écrit l'historien Philippe Buc, si « *paradoxalement, l'Etat (comme nation) peut bien être en apparence séparé de l'église (et de l'ecclésia en tant que communauté humaine) il est en vérité son jumeau et son héritier... Cette acception de la notion de « sécularisation » suppose que les notions religieuses ont survécu au sein de la modernité: elles se sont transformées en idées et en idéologies qui ont été dépouillées du surnaturel et du divin mais ont conservé les mêmes structures.* »

Si Satan existe dès l'origine -ou presque-, le mensonge lui aussi est là, dès l'origine.

C'est Satan qui trompe Eve au Paradis de l'ancien testament marquant ainsi de son sceau un triple originaire : un temps mythique idéal, celui du Paradis d'avant la faute ; un lien princeps entre éthique, transgression, création ; une responsable, dès l'origine, par cette transgression, de l'accession au sexuel, à la fécondité et à la mort : la femme.

Mais j'anticipe en allant déjà du côté du mythe. En restant dans la factualité de l'histoire, celle de la religion chrétienne à ses origines, on retrouve la tromperie de Satan comme modalité interprétative du comportement de ceux qui s'opposent à l'érection dogmatique de la pensée orthodoxe : les hérétiques. La vigilance rusée et venimeuse» issue de la nature protéiforme de Satan lui permet de brouiller la distinction entre le vrai et le faux, lui permet de singer l'apparence de faux martyrs. Il s'agira de les démasquer et pour cela Saint Augustin justifiera la violence de l'Eglise, afin de permettre à ces hérétiques de trouver «la liberté», c'est à dire le chemin de l'orthodoxie, la « vraie foi ». Il s'agit de débusquer les hérétiques mais aussi les sorcières et les sorciers : car le diable, « celui qui s'oppose, celui qui se jette en travers » peut s'introduire dans tous les hommes. On recherchera donc sa marque, comme preuve de sa présence, de son action mortifère.

En 1610, des cas de possession se multiplient chez les Ursulines de La Sainte Baume. Deux des possédées accusent leur confesseur d'être « le prince des sorciers ». Le prêtre refuse ces accusations ; l'inquisiteur fait appel à l'autorité de la science. Le docteur Fontaine de la faculté d'Aix en Provence, après avoir bandé les yeux de l'accusé, lui enfonce des aiguilles dans le corps « en plus de trente endroits », jusqu'à ce qu'il découvre sur ses reins une zone insensible : ce n'est plus ici le signe de la lèpre, c'est devenu la marque du diable. Le diagnostic est assuré, la preuve est faite, la torture obtient l'aveu de la possession et Louis Gauffridi est brulé vif à Aix le 30 avril 1611. Entre 50 000 et 100 000 sorciers et sorcières ont été ainsi condamnés en un siècle. Il est à noter que, contrairement aux idées reçues, le pouvoir de l'église s'est opposé souvent à l'ardeur délétère du pouvoir des magistrats civils au service de l'Etat.

Pourquoi rappeler ces histoires anciennes ? Parce qu'elles devraient nous inciter à la plus grande vigilance quand la question de la suspicion et de la preuve se manifeste dans le champ social avec une particulière prégnance, et parce qu'elles nous parlent, « en même temps », de la constitution identitaire de l'autre en tant qu'autre dangereux. Dangereux : non parce qu'il l'est réellement mais parce qu'il est nécessaire de le qualifier ainsi. A certaines périodes de l'histoire marquées par une angoisse plus ou moins diffuse dans la société, le corps social représenté par ces instances dirigeantes ou certains leaders a besoin de constituer un autre comme étant « le mauvais », ou bien, si l'on insiste dans un langage religieux, comme porteur du Mal, ce qui permet dans un même mouvement une réassurance identitaire ainsi qu'un renforcement identitaire des membres unis du corps social, unis dans le Bien contre le Mal. Au cœur du processus d'identification, c'est le « non ! » du contre-l'autre qui est prévalent, ce n'est pas le « oui ! » de l'assentiment.

Dans ces histoires terribles de possession il s'agit de démasquer l'ennemi le plus dangereux, celui qui est caché à l'intérieur du corps de la nation, et ici le mot corps doit prendre tout le poids de son origine métaphorique. Un cancer est dans le corps de la nation comme dans le corps de l'homme. Dans l'Allemagne nazie, un médecin pouvait annoncer un diagnostic de cancer à un patient par ces mots : « *vous avez un juif dans le corps* ».

Mais d'où vient ce mal qui a contaminé l'intérieur, cet

intérieur supposé sain et homogène ?

Il vient d'un ailleurs, au sens géographique, culturel, social mais aussi psychique. Quelle est la place, en tant qu'exclu, de l'autre dans la construction de notre espace psychique singulier ? Nous y reviendrons.

Mais, en nous gardant d'une homologie trop simpliste, on peut suggérer ceci : de même que notre psychisme régule la place de l'autre en lui, de même le corps social édicte, dans la pénombre, des règles d'admission à l'intérieur du corps de la nation, c.à.d. des modalités d'exclusion de l'autre. Accueillir c'est choisir, donc exclure. Surtout exclure: et c'est ainsi que la tromperie se dénomme « Droit d'asile »

Quels sont les critères d'exclusion ? Si vous avez quelques certitudes dans ce domaine nous sommes preneurs. La journaliste Florence Aubenas exprimait récemment ses difficultés à obtenir, de la part des services ministériels, des informations précises et quantifiées sur des sujets sensibles, les promesses aboutissant à une fin de non-recevoir.

A partir de quel savoir le pouvoir politique prend-il la décision de laisser ou de ne pas laisser entrer ? De quel savoir assuré qui laisserait peu de place aux dérives interprétatives imprégnées de fantasmes, d'idéologie, de consignes politiques occultes et autres diableries s'autorise-t-il ?

D'aucun : tout n'est qu'idéologie.

Au cœur de toute idéologie -pour ce qui nous intéresse-, il y a une éthique, une morale de la relation à l'autre, plus ou moins occulte, plus ou moins assumée, plus ou moins mensongère.

On pardonnera au non spécialiste de ces sujets d'énoncer ici quelques conceptions simplistes concernant des phénomènes qui lui paraissent redoutables: après tout, chacun se forge sa « vision du monde », c'est à dire de l'altérité, et si les rencontres entre nous ont un sens, c'est bien celui que fait naître le partage. Lequel ne se conçoit que dans le risque d'une parole naïve, avec ses bégaiements obligés.

Donc, au cœur de l'éthique, il y a la relation à l'autre, qui oscille entre le binaire de deux extrêmes.

Aller vers l'autre, l'appeler ou se détourner, le rejeter ; le respecter ou le rabaisser ; l'accueillir ou l'exclure ; l'aimer ou le haïr ; le faire vivre ou le détruire.

Le binaire que les psychanalystes expriment en des termes qui s'opposent mais qui peuvent et doivent se nouer : pulsion de vie, pulsion de mort.

Le passé de notre société française illustre bien le nouage de ces deux forces antagonistes.

Le catholicisme, religion majoritaire dans notre histoire, nous montre la conjonction d'une éthique du respect de l'autre et de la considération de la personne dans sa singularité, d'une éthique d'où s'origine la Déclaration universelles des droits de l'homme, d'une éthique qui a permis la création d'organisations caritatives anticipant les ONG : ceci, me semble-t-il, en application du message christique transmis par les évangiles, donc une éthique du côté de la pulsion de vie. Et par ailleurs, toujours au nom de l'éthique, l'église a fait preuve de la plus grande violence institutionnelle, à savoir croisades, combats contre les hérétiques et les sorcières, guerres de religions, anti judaïsme mortifères prémices de l'antisémitisme, missions colonialistes, campagnes contre la contraception et l'IVG. Cette dernière croisade entraînant, dans les pays où le religieux à une incidence majeure sur l'électorat, la mort de nombreuses femmes. En miroir d'une éthique du respect de l'autre, une éthique de l'exclusion de l'autre jusqu'en sa radicalité, incarnée par la même institution.

La Révolution Française est « *l'évènement chrétien par excellence* » disait l'historien Ernst Bloch. Et Tocqueville : « *c'est une révolution politique qui a opéré à la manière, et qui a pris, en quelque sorte, l'aspect d'une révolution religieuse : elle est devenue une sorte de religion nouvelle, religion imparfaite, il est vrai, sans Dieu, sans cette autre vie, mais qui néanmoins, comme l'islamisme a inondé toute la terre de ses soldats, de ses apôtres, de ses martyrs*. »

Il y a eu conjonction, pour citer rapidement ce que nous connaissons tous, de la mise en acte positive des principes de la république (liberté, égalité, fraternité) et de la plus grande violence, elle aussi justifiée par un discours éthique tel celui de Marat : « *verser quelques gouttes de sang impur pour éviter d'en verser des flots de sang pur, c'est le pur amour de l'humanité, le plus saint respect de la justice* ». Et rappelons, pour ceux qui penseraient que les génocides ne sont réalisés que par des barbares, des étrangers, figures de l'autre radicalement différent de soi, de l'autre auquel toute identification fut elle partielle est inenvisageable, que le général Barère, en charge par la jeune république de mâter la révolte des chouans, a justifié par des propos qui sont typiquement racistes et génocidaires (en prônant le meurtre des femmes et des enfants) les massacres de Vendée estimés à 200.000 – 300.000 morts.

Avec ou sans Dieu, l'homme met en actes la pulsion de mort, liée à la pulsion de vie. Pulsion de mort dont j'essaie ici de suivre certains méandres en cherchant dans l'histoire quelque enseignement qui, comme un verre grossissant pourrait nous rendre vigilant sur les effets -que je qualifierai encore une fois d'insidieux- de son action destructrice dans notre société : je pense ici aux traitements que l'on fait subir aux migrants.

Ces mises en acte pulsionnelles sont toujours justifiées par un discours éthique sur les moyens nécessaires aux fins de la nouvelle naissance du corps social, qu'elle soit religieuse ou politique, ou les deux à la fois. Pour un nouveau Corps. A minima pour un changement.

Si l'éthique de la révolution française est la conjonction de principes émanant du christianisme et des Lumières, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire un bref détour par un régime qui, de façon très claire, s'est opposée à ces deux héritages, le nazisme. Là, encore, j'enfonce des portes ouvertes, mais parfois, un coup de vent peut les refermer sans que l'on s'en rende compte...

Himmler considérait le christianisme : « *comme la plus grande peste qui pouvait nous frapper au cours de l'histoire* » et il vouait à cette même malédiction les principes des Lumières. Le fondement de l'éthique nazie n'est pas le respect de la singularité de chacun dans sa pluralité identitaire mais l'unicité de tout individu semblable à l'autre. La définition de l'identité de chacun, c'est son appartenance au corps sacré du Reich millénaire. Il s'agit de l'idéologie d'une refondation par une révolution qui serait retour à l'origine, à un originaire mythique.

Je ne sais si l'on peut se risquer à parler d'un versant du nazisme du côté de la pulsion de vie, mais cette idéologie a bien du susciter des espoirs de lendemain qui chantent chez plus d'un. Quant à la face noire, les mots ne sont pas à la hauteur pour l'évoquer, mais, dans le chaos des assassinats et des meurtres, on choisit de citer la Shoah, en tant que processus génocidaire.

Le migrant, c'est l'exclu. Jusqu'où ira l'exclusion ? Dans les génocides, on commence par stigmatiser l'autre par une disqualification identitaire qui le rabaisse au statut de déchet, puis on l'exclu socialement, enfin on le détruit. Aucune culture - origine des valeurs éthiques- ne protège de la possibilité qu'advienne un génocide. La culture allemande n'a pas empêché la Shoah, les Lumières n'ont pas empêché les massacres de Vendée, le christianisme des Hutus n'a pas empêché le meurtre de masse de leurs voisins Tutsis, chrétiens eux aussi, qu'ils côtoyaient au café ou dans les chorales de l'église. « *Seul celui qui n'a pas été tué dans une église pense que c'est la maison de Dieu* » dit un proverbe du Rwanda. Insistons : il y a des prêtres, des enseignants, des médecins qui ont été massacrés, il y a des prêtres, des enseignants, des médecins qui ont massacré. Qui massacre t'on en premier dans les génocides ? Les voisins. Et pour que la « race » s'éteigne : les femmes et les enfants d'abord.

La pulsion de mort est au cœur de la constitution psychique de chacun. Dans certaines conditions socio politiques, l'injonction éthique s'inverse, elle érige le meurtre de masse en Bien. La jouissance de l'identification au leader dissous le surmoi de chacun et la pulsion de mort est en roue libre : « tuez-les tous... ». Eros est devenu Thanatos pour la plus grande des jouissances.

Ne pas reconnaître l'existence de cette pulsion en nous c'est, comme le dit Edgard Morin, de « *l'auto-tromperie sincère* ». Clivage et Déni, dirait le psychanalyste. Au service du confort psychique ou du discours militant. Au service d'une éthique de conviction trompeuse car à ne pas prendre en compte l'existence du « diable », c'est lui qui aura le dernier mot !

Et pourtant il suffit de lire, de faire des liens, parfois de se risquer à interpréter, pour réaliser que cette pulsion de mort on la retrouve dès que l'on se penche, en profane, sur la question de l'originaire. La mort y accompagne la vie.

Du côté de l'origine culturelle de notre société, c'est le temps du mythe.

Du côté de l'originaire de notre psychisme, c'est le temps de l'archaïque.

Est-ce le premier mythe de notre culture ? La première action humaine ? Au Paradis, Eve fait naître le désir (pulsion de vie) et dans le même mouvement Adam et Eve deviennent mortels (pulsion de mort).

Et c'est la chute, première migration, premiers précaires. Ensuite, dès les premiers versets, Eve met au monde Caïn et Abel. Puis Caïn tue Abel.

Le meurtrier, Caïn, protégé par Yawé, devient le personnage tutélaire des cités, il est donc à l'origine de la civilisation : meurtre et création. Ce qui nous évoque un autre mythe fondateur, celui de la naissance de Rome (autre source de notre culture) par Romulus après avoir tué son frère Remus.

Civilisation judéo-chrétienne dit-on : le mythe fondateur du peuple juif est l'Exode. Qu'est ce qui permet à Moïse de libérer son groupe de précaires de la tutelle de Pharaon ? La dixième plaie d'Egypte, c'est à dire la mort des premiers nés égyptiens. Et c'est la migration.

Le Christ est né : Hérode décrète la mort des enfants de moins de deux ans, « le massacre des innocents ». Marie et Joseph migrent en Egypte, toujours précaires.

Le Christ meurt, le Christ ressuscite, et naît la vie spirituelle pour les chrétiens.

L'Eglise catholique se dit chrétienne : dans l'histoire, l'érection de sa puissance temporelle va de pair avec son antijudaïsme mortifère, alors que sa divinité fondatrice, le Christ, est juive. Pulsion de mort séparée de la pulsion de vie par la radicalité du clivage.

Luther est à l'origine de l'église réformée qui donne un nouvel élan au christianisme. Luther, cet homme à la grande intelligence, est aussi celui qui écrit ceci : « *les juifs sont remplis d'excréments du diable dans lesquels ils se vautrent comme des pourceaux... Nous devons les chasser comme des chiens enragés, nous sommes fautifs de ne pas les tuer...* »

« *Là, vous avez déjà l'ensemble du programme nazi* » a commenté Karl Jaspers à propos du livre de Luther « *Les juifs et leurs mensonges* ».

Pendant la révolution française, créatrice d'un

nouveau monde, Saint-Just a pu dire, en 1794 : « *il faut faire une longue guerre à toutes les prétentions, et comme l'intérêt humain est invincible, ce n'est guère que par le glaive que la liberté d'un peuple est fondée* ».

On a évoqué l'attaque par les Nazi de l'héritage chrétien et des Lumières : Leur mythe est à peu près celui-ci : l'homme germanique est victime d'agressions odieuses fomentées par des ennemis irréductibles qui veulent sa perte. C'est un homme qui vit au plus près de la nature. Le miracle grec, incarné par la beauté de sa statuaire qui illustre la perfection du corps, est dû au génie germain qui a migré sur les rivages de la méditerranée. Mais trop bon et trop confiant, le germain n'a pas su voir venir la malignité de l'allogène, le juif. Les juifs sont venus d'Asie, ont pénétré le Corps de la nation et le corps de quelques germains par métissage. Ils ont souillé le corps de l'homme et le corps de la société. Il faudra les débusquer, ne pas se laisser tromper par le « déguisement du juif en smoking qui fume son cigare dans les salons de Berlin », le vrai juif c'est celui qui est la « vermine des ghettos ». Les précaires. Il faut éradiquer ces parasites : « *l'antisémitisme n'a jamais été à mes yeux une affaire d'idéologie, mais d'hygiène... nous serons bientôt débarrassés de ces poux* » a écrit Himmler.

Dans son obscénité et sa trivialité, ce discours ne peut-il nous faire entendre les tréfonds mortifères que tout psychisme et toute société peuvent receler à l'encontre de l'autre, celui qui vient de l'extérieur et qui peut s'introduire à l'intérieur, pour le souiller ?

Changeons d'idéologie pour le renouveau selon Marx : « *la génération précédente ressemble aux juifs que Moïse a guidés à travers les contrées sauvages. Elle ne doit pas seulement conquérir un nouveau monde, elle doit aussi périr pour laisser place au peuple qui sera digne d'un nouveau monde.* »

Et puis il y a Lénine qui définit la dictature du prolétariat « *comme un pouvoir conquis par la violence que le prolétariat exerce par l'intermédiaire du parti sur la bourgeoisie et qui n'est lié par aucune loi* ». Violence « purificatrice ». Vérité en soi de la violence. Aussi faut-il encourager la violence des masses à faire œuvre de destruction. Sans commentaires sur l'avenir.

On pourrait penser que, dans notre société, toutes ces injonctions sont obsolètes, et qu'elles font flores ailleurs, du côté de l'islamisme par exemple. Je me suis souvenu d'une réflexion d'un historien que j'interrogeais sur les conditions socio-historiques des génocides : il a insisté sur le rôle délétère de certains ténors « intellectuels ». Les psychanalystes pensent trop souvent par association d'idée -ce qui laisse émerger n'importe quoi- et c'est ainsi que le souvenir d'un propos d'Alain Badiou s'est imposé. Il trouve ici sa place et mon étonnement à le relire est toujours aussi vif : « *le vote est une cérémonie qui dépolitise les peuples... pour s'opposer à la dérive fasciste il n'y a qu'un chemin : réinventer le communisme. Commençons par rétablir dans ses droits la vision communiste de l'avenir, partout. Que des militants convaincus aillent en discuter le principe dans toutes les situations populaires du monde, et qu'alors, comme le propose Mao, nous rendrons au peuple, dans sa précision, ce qu'il nous donne dans la confusion. C'est cela réinventer la politique* ». Journal le monde, 9 avril 2017.

Le Président Mao, combien de divisions de morts ?

Combien de morts pour le renouveau d'un peuple au corps supposé homogène et pur ?

Le premier corps « homogène et pur », pour chacun d'entre nous, c'est celui de notre Mère.

Et c'est d'abord, avec elle, le temps de l'archaïque : temps d'avant le langage, pour le sujet, ou plutôt d'avant l'accession au sens des mots, mais temps du plaisir partagé, du bain des phonèmes chantonnés et des lallations enfantines... On se risque dans cet espace à l'aide de quelques concepts psychanalytiques, à entendre comme métaphores, repères grossièrement façonnés pour aborder une *terra incognita*, une terre d'avant le sens, royaume de l'affect brut.

« *L'archaïque est de toujours*, écrit André Green, *il est aussi de partout, masqué par les apparences de la normalité. Les idéologies politiques le recueillent dans les sociétés des régimes dits forts. Les religions païennes ou révélées lui ont longtemps donné asile. C'est peut-être dans ces dernières qu'il est le plus éloquent.* »

Aux premiers temps, il y a la mère, celle qui, dans le meilleur des cas, émet le premier jugement esthétique, la première prise du sujet en devenir par l'éthique du Bien : « que tu es beau mon enfant ! ».

Qu'il le soit ou pas n'a pas grande importance : c'est l'éthique de conviction !

Puis il y a le temps du clivage. Satisfaction des besoins vitaux et tissage des liens de l'amour sont noués, dans ces temps anciens, par le maternage focalisé sur les orifices du corps, la bouche et les orifices de l'excrétion. Orifice pour faire entrer, orifices pour rejeter .Une part de ce qui entre est gardé, c'est le bon ; une part est rejetée, disparaît, c'est le déchet, le mauvais.

Les premières intériorisations de la relation à l'autre se feront, en lien avec leur ancrage corporel dans le corps de la mère, sur un mode homologue au trajet de l'aliment. Pour l'*infans*, ce qui, de la mère, est bon car donateur du lait et de la chaleur de l'éros maternel, sera gardé à l'intérieur du psychisme et qualifié par les analystes de « bon sein » ; et ce qui, de la mère, est mauvais car ne donnant pas et détruisant l'illusion de toute puissance, sera rejeté et

qualifié de « mauvais sein ». Il y a séparation radicale entre les deux « seins », entre le gardé dedans et le rejeté dehors. La mère n'existe pas encore, pour l'enfant, comme personne unifiée, pas plus qu'il n'a lui-même accédé à l'image unifié de son moi.

Du côté du « bon sein », on trouve la béatitude fusionnelle, et du côté du mauvais, la colère destructrice consécutive à la perte de l'illusion.

Pulsion de vie adressée au « bon sein », prémisses du désir en tant qu'appel adressé à l'autre ; pulsion de mort qui vise l'autre (ou « soi ») prémisses de la destructivité dont l'acmé est le meurtre de l'autre (ou « de soi »). La mère, support de ce premier clivage, est aussi le premier réceptacle de la pulsion de mort.

Si nous insistons de manière trop laborieuse et schématique sur cette période de l'archaïque, c'est qu'il nous semble que la réactivation chez l'adulte de cette phase pour des raisons individuelles et /ou socio politiques, produit des effets particulièrement délétères : « je suis bon, mon peuple est bon mais l'autre, mon proche voisin, ou cet étranger qui vient d'ailleurs, lui, il est mauvais : c'est un déchet, un cafard, une vermine, à détruire... ». C'est l'effet du clivage : « je suis tout bon, l'autre est tout mauvais », aucune parole n'est possible qui permettrait les glissements identificatoires, c'est le domaine du passage à l'acte : le clivage, c'est du digestif.

A *minima*, c'est le scotome, le point aveugle : la réalité gênante n'a jamais existé et si elle existe, on la fera disparaître symboliquement : c'est le négationnisme.

Mais restons en enfance, une étape est franchie, l'enfant répond par un sourire au sourire de la mère, à moins que cela ne soit l'inverse. Et, grâce au regard aimant et unifiant, prélude au miroir, il accède peu à peu à l'unification de son être. Malheur alors à l'étranger qui viendrait rompre cette dyade unifiante en s'approchant trop près de l'enfant : les cris sont garantis ainsi que le retour dans le giron maternel. Angoisse et colère signent l'exclusion de l'autre en tant qu'ébauche du premier véritable étranger.

Retenons deux comportements pour notre propos.

D'abord la réaction persécutive. Si l'enfant n'a pas reçu le don d'amour de la part des instances parentales auquel il a droit, et s'il ne peut les agresser en retour par crainte des représailles, la blessure narcissique peut amener l'enfant devenu adulte à choisir l'étranger inconnu comme support vierge d'une projection fantasmatique. L'autre est alors qualifié de persécuteur, enfermé dans cette identité, et voué à l'exclusion. Laquelle peut, dans certaines conditions, aboutir soit au meurtre en transgressant les lois de la société, soit au massacre de la persécution de masse légitimée par la soumission à une toute puissance perverse.

Puis les terreurs nocturnes, phénomène habituel entre l'archaïque et la période œdipienne. L'enfant se réveille brutalement en hurlant, sous l'emprise d'un personnage maléfique créé dans son inconscient. Dans cet état où sommeil et rêve se mélangent, le parent aimé et protecteur, qui prend l'enfant dans ses bras pour le rassurer, peut être confondu par le petit rêveur avec le monstre du cauchemar : le plus proche et le plus aimé est devenu l'étrange le plus dangereux. L'autre réel est perçu au filtre du fantasme. Mouvement inverse de celui du cauchemar dans les « Ptsd » ou Troubles de stress post-traumatique, où c'est le réel violent qui contamine le rêve.

Après l'archaïque Gaïa vient le temps d'Œdipe : la même personne est devenu à fois bonne et mauvaise, et sur elles se conjoignent, s'unissent, se séparent, se retrouvent comme le signe d'Esculape ces deux pulsions, soumises à la loi symbolique de l'interdit de l'inceste. En lien complexe avec les valeurs culturelles et les lois sociales cette loi tient le rôle de juge de paix. L'amour, la sexualité et l'agressivité se lient en triade pour faire porter aux parents, et en première ligne à la mère, le poids de l'ambivalence. La mère est devenue désirée-désirante d'un autre, l'enfant n'est plus maître du désir. Et si c'est un petit mâle, trop faible pour agresser le grand Mâle, peut-être se vengera-t-il plus tard... sur la femme…

Bien sûr, ce discours est caricature grossière de la complexité psychique, mais on ne peut pas ne pas soulever la question de l'origine psychique -une parmi d'autres mais non des moindres quant à la force de ses conséquences- de la violence que l'homme fait subir à la femme, de tous temps, et en toute société. « La servante du Seigneur » va de pair avec « toutes des putes sauf ma mère ».

Si à l'archaïque correspond le clivage, on associera à l'étape œdipienne le déni, « l'auto-tromperie sincère », qui rejette ce que l'on ne veut pas voir de manière moins radicale que ne le fait le clivage: « je sais bien que cela existe, mais je ne veux pas en entendre parler, je ne veux pas en tenir compte, faisons comme si on ne savait pas ». « Les migrants meurent, les femmes sont violées dans leur parcours en Lybie, je sais bien, mais qu'y puis-je ? Parlons d'autre chose, n'en parlons plus... »

Du côté de l'archaïque et du coté de l'œdipe, la femme en tant que réceptacle de la pulsion de mort est en première ligne. C'est la première exclue mais « n'en parlons plus, on sait tout ça ! ». Une dernière fois...

Que le régime nazi ait renvoyé la femme dans ses foyers en lui confiant la mission d'une combattante de la procréation, ou lui ait octroyé le statut de récompense pour un héros du régime qui accède enfin à la polygamie ; que la révolution française l'ait traitée en égale de l'homme uniquement pour monter à l'échafaud ; que la femme d'un premier secrétaire du parti communiste français ait traité ses revendications égalitaires de désirs bourgeois ; que la

religion catholique la considère comme un être de deuxième catégorie qui n'a pas accès au sacerdoce et qui peut mourir d'avoir « péché » en voulant interrompre sa grossesse : cela doit nous inciter à un dernier détour vers nos fondations culturelles.

Du côté de l'antiquité, il semble que, dans la sexualité normée, la femme ne pouvait que tenir le rôle de l'objet passif : l'affirmation phallique, c'était pour l'homme libre.

Dans la Genèse, Eve est punie d'avoir osé transgresser et ainsi d'avoir fait accéder l'être au désir : pouvoir insupportable pour l'homme, ce pleutre qui n'osait affronter le serpent. Il récupère la mise, grâce à Dieu, la femme sera soumise à sa gouverne. Dans le décalogue, la femme est un bien entre le serviteur et l'âne. Pour dire le Kaddish, il faut que les dix soient des hommes. Chez les catholiques, la femme pure est la mère vierge ; la femme sexuée transmet, elle, le péché originel. Saint Paul a bien énoncé que dans la foi du Christ, il n'y avait ni homme libre ni esclave, ni homme ni femme mais il a aussi affirmé que l'homme était le chef de la femme comme le Christ était le chef de l'homme. Et Saint Jérôme d'énoncer doctement : « *chaque mois les corps lourds et apathiques des femmes sont affligés d'une effusion de sang immonde*… »

La femme réglée, la femme impure, la femme déchet : et la violence se pointe à l'horizon.

Il y a, au cœur de notre société monothéiste -et au cœur de notre être- une ambivalence essentielle à l'égard de la femme. Prendre chez elle ce qui nous sert, jeter ce qui nous gêne.

Et c'est ainsi que l'on retrouve l'autre, qui veut pénétrer le corps de notre société : Hostes, hôte/ ennemi, l'immigré.

Comment ne pas conclure?

En citant la Déclaration universelle des droits de l'homme.

« *Tous les êtres humains naissent libres et égaux en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.* »

Soit, il s'agit d'une injonction. Qu'en est-il de son lien avec l'archaïque et la différence des sexes dont il n'est pas fait mention ? Qu'en est-il de son application par les états quand il s'agit de traiter de l'immigration ? Ce n'est ni la raison ni la conscience qui sont aux commandes : l'irrationnel y a toute sa place. L'irrationnel est au cœur du traitement de l'autre, l'alter ego. L'irrationnel et la pulsion de mort.

La constitution de la figure de l'autre en tant qu'objet-obligé de la pulsion destructrice me paraît suivre une progression logique et chronologique : la plus proche étrange-étrangère est la mère, puis il y a la femme dans sa puissance sexuelle et procréatrice (au pouvoir insupportable pour l'homme), puis il y a l'autre, le proche voisin ou celui venu d'ailleurs, de « l'au-delà des mères ».

La puissance phallique de la femme est rabattue par l'homme, à l'aide notamment de la pensée monothéiste, au rang de « l'impuissance sociale ». Cette impuissance est le domaine de la précarité: la femme est, dans l'histoire le prototype du précaire. Et les précaires, notamment les migrants, sont la cible privilégiée de la pulsion de destruction car il n'y aurait aucun risque de rétorsion...

Cette constitution de l'autre en tant que cible de la pulsion agressive est accompagnée des mécanismes de confort psychique que sont le scotome du clivage et la mauvaise foi du déni. Ils permettent à cette pulsion l'infiltration insidieuse du psychisme et du corps social.

Ce qui nous ramène au début de notre propos : le psychiatre de MdM et l'Etat. Le psychiatre a le beau rôle, il est le « bon », celui qui fait le « Bien » de la Caritas, et l'Etat qui laisse les migrants aux intempéries de la rue ne peut que se charger de faire le « Mal ». On fera néanmoins remarquer que, même s'il y a une autonomie du pouvoir de l'Etat, il n'en demeure pas moins qu'en démocratie «l'Etat c'est nous» et qu'il s'en suit qu'au-delà de notre responsabilité de soignant c'est celle de notre citoyenneté qui est engagée.

In fine, l'avocat du diable ne peut s'empêcher de soulever l'hypothèse de l'existence en nous d'une satisfaction inconsciente, d'une « mauvaise jouissance », enfouie dans les profondeurs silencieuses du clivage qui autorise notre psychisme et notre personne sociale à nous satisfaire du traitement d'exclusion que « notre nation souveraine » fait subir au migrant.

Nous choisissons celui ou celle qui pénètre en notre demeure, *a fortiori* en nous. Toute société fait de même, donc elle exclut. Ce qui ne doit pas invalider l'exigence éthique que nous rappelle la dDéclaration universelle des droits de l'homme. *In fine,* c'est l'éthique de responsabilité qui dicte l'acte. La relation entre cette éthique et l'éthique de conviction ne peut qu'être conflictuelle, comme celle entre les deux pulsions, Eros et Thanatos.

Plaidons pour une éthique du conflit, à saisir en pleine lumière, appuyée sur le partage incessant de ce que découvre le regard de chacun .Pour une « sagesse pratique » sous l'égide de la Lucidité.

personnes. A la fiction d'un sujet libre il faut opposer l'intersubjectivité qui est intrinsèque à notre humanité.

Contrairement à la loi, l'éthique n'impose pas de règles mais incite à réfléchir, elle peut ensuite inspirer les lois. L'éthique précède le droit, prépare son évolution (Gil 2012). La dimension éthique doit orienter le droit, promouvoir la reconnaissance des situations de vulnérabilité. Elle impose une éthique de l'accompagnement

Comme l'éthique dont elle participe, l'application de la notion d'intérêt supérieur aux personnes en situation de vulnérabilité, oblige donc à se poser des questions sans toutefois apporter des réponses (qui seraient nécessairement ponctuelles et limitées). Elle renvoie aux questions fondamentales réactivées par Pelluchon dans « l'autonomie brisée » (2008) qui rappelle la nécessité d'inscrire la bioéthique dans le champ politique : dans quelle société voulons-nous vivre ? Ce sont là des choix de société, donc des choix politiques. Ce ne sont pas les politiques qui décident des lois car elles doivent être l'émanation d'une réflexion collective. Il revient donc à chacun de s'emparer de ces questions pour que la société évolue en direction des choix qu'elle s'est fixés. Nous rejoignons Gil dans sa revendication d'une éthique citoyenne (Gil, 2018). C'est aussi dans cette direction que s'inscrit notre travail, avec les doutes, les questionnements et les insatisfactions qui sont propres à une conscience délibérante.

Bibliographie :

AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), *Une initiation : RWANDA (1994-2016)*, Seuil, 2017.

AGIER (Michel), MADEIRA (Anne-Virginie), *Définir les Réfugiés,* PUF, coll. « la vie des idées », 2017.

BARNAVI (Elie), *Les religions meurtrières*, Flammarion, coll. « Champs actuel », 2016.

BOUDOU (Benjamin), *Politique de l'hospitalité*, CNRS éditions, 2017.

BUC (Philippe), *Guerre sainte martyre et terreur,* Gallimard, 2017.

CHAPOUTOT (Johan), *La Révolution culturelle nazi*, Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires, 2017.

GREEN (André), *La Folie privée, psychanalyse des cas limites*, Gallimard, coll. « Folio essais », 2003.

DOLTO (Françoise), *L'image inconsciente du corps,* Seuil, 1984.

LACAN (Jacques), *Le séminaire Livre VII, l'Ethique de la Psychanalyse,* Seuil, 1986.

RABINOVITCH (Gerard), *De la destructivité humaine*, PUF, coll. « La nature humaine », 2009.

ROGOZINSKY (Jacob), *Ils m'ont haï sans raison, de la chasse aux sorcières à la terreur*, Cerf, coll. « Passages », 2015.